

Raymond Federman : Un auteur bilingue méconnu à découvrir

Geneviève James
Canisius College, Buffalo, NY

Romancier, poète, essayiste, professeur distingué en littérature comparée (a été titulaire d'une chaire à l'Université de Buffalo – SUNY-Buffalo), Raymond Federman est un auteur bilingue à découvrir ou plutôt à re-découvrir à l'occasion de la sortie de son nouveau roman, *Retour au fumier* (2005).

Ayant écrit des essais et des poèmes, il est avant tout considéré aux États-Unis comme l'un des romanciers importants de la « littérature post-moderne ». Cet écrivain, avant-gardiste original, injustement méconnu, a beaucoup écrit en anglais, bien qu'il soit parisien de naissance (Montrouge, 1928). Grand spécialiste de l'œuvre de Samuel Beckett, il a publié aux États-Unis une quarantaine de livres (essais, romans, recueils de poésie), dont plusieurs romans en français, tombés dans l'oubli peu après leur parution. Découvert par des éditeurs allemands, il y a une dizaine d'années, ses livres ont peu à peu retrouvé grâce en Europe pour être récemment réédités ou édités en France, et traduits de l'anglais dans une quinzaine de langues.

Tous ses romans écrits tant en anglais qu'en français racontent la même histoire de sa vie, où fiction et réalité, mémoire et imagination s'enchevêtrent, où des mots d'anglais émaillent le texte français et où traduites littéralement en un anglais savoureux des tournures françaises parsèment sa narration anglaise. L'histoire demeure la même : celle « d'un cataclysme dont on ne se remet pas... » Il s'agit du 'cataclysme' d'avoir échappé à la rafle du « Vel d'Hiv » en 1942. « Et c'est de ceci dont il s'agit toujours dans ce que j'écris » confie-t-il à l'un de ses personnages d'un autre roman écrit en français, *La Fourrure de ma tante Rachel* (1996) où l'auteur amorce déjà le récit de son séjour à la ferme.

Retour au fumier remporte un succès certain en librairie parce que ce roman est enfin emblématique de toute l'œuvre de Raymond Federman. Publié en France avant sa version en anglais, l'ouvrage apparaît comme le révélateur qui rend *visible* une écriture plurielle qui ne peut raconter que sur le « mode bilingue » l'histoire de ces trois années – impossibles à qualifier en français (*three motherfucking years*) – passées dans une ferme. Œuvre dans la lignée des livres de Federman, écrite comme les précédentes dans une langue argotique et bavarde où la vie, la mort, le sexe abondent sous un vocable cru, réaliste, scatologique, mais jamais grossier. Ce *Retour* révèle que le 'je' qui re-commence à raconter son histoire « dévoile peut-être enfin le signal de [sa] propre voix un commencement après tant de détours implacables fausses justifications dans les marges... ». Cette citation extraite des premières lignes de son opuscule bilingue *La Voix dans le cabinet de débarras/ The Voice in the Closet*, (1979) éclaire ce nouveau et pourtant même récit autobiographique où le narrateur, allant à la recherche d'une ferme dans le Lot-et-Garonne, consent enfin à se nommer. Sans plus vouloir se dissimuler sous les identités prises dans ses livres précédents : Namredef, Moinous, Boris. L'auteur narrateur s'autorise à échapper à l'enfermement du cabinet de débarras où l'avait poussé sa mère le jour de la rafle et où il semblait y être resté prisonnier bien longtemps. *La Voix dans le cabinet de débarras*, méditation écrite d'une seule longue phrase sans ponctuation retrace, graphiquement par les cubes concentriques qui en numérotent les pages, le traumatisme de son vécu solitaire. Mais ces lignes témoignent aussi de la volonté d'accomplir une survivance pour « rendre présente l'absence » par des mots : vouloir dire et redire la vérité, ce dont l'écrivain s'est efforcé d'accomplir livre après livre.

Seul à avoir pu échapper en 1942 à la déportation des Juifs à Auschwitz où furent exterminés ses parents et ses deux sœurs, Federman raconte dans son *Retour au fumier* les péripéties des trois années de maturation qui suivirent (1942-1945), où contraint de se cacher, il se dépeint en petit parisien timide et chétif devenu bon garçon de ferme, brutalement exploité par un vieux fermier dans le fin fond du sud de la France. Le romancier garde son style de prédilection, une « oralité écrite et digressive » où d'un livre à l'autre, il s'adresse à un lecteur qu'il apostrophe – interlocuteur anonyme – tout en se moquant aussi de lui-même : monologue du conteur qui sait relancer le récit après chaque digression. Pourtant dans ce livre-ci, le conteur né raconte l'histoire de la ferme sous la forme d'un dialogue 'intérieur' « d'une manière *self-reflexive* pour la réinventer non se la remémorer » : est-ce un dialogue avec lui-même ? Avec son copain Ace de Peoria, qui lui a donné l'idée – dit-il – d'aller retrouver la ferme ? Ou avec

sa femme Érica, qui l'accompagne à la recherche de ses souvenirs perdus depuis si longtemps? 'On' lui donne la réplique tout au long de cette quête du lieu, où jadis il dut trimer comme un esclave pour survivre pendant l'occupation allemande. Ce procédé fait ressortir la complexité des liens entre le vrai et l'imaginé tout en jetant un doute sur le réel autobiographique qui pourtant anime le texte et accroche le lecteur.

Ce « retour au fumier » se lit comme le récit nostalgique du retour d'un long exil américain vers la « terre mère » dont l'auteur a parlé dans ses textes. Il y a dans la minutie de ces années de dur labeur physique et d'isolement moral, une tendresse rétrospective et nostalgique qui touche. Le jeune garçon, pieds et mains ensanglantés ne cesse, jour après jour, de travailler dans le fumier de l'aube à la tombée de la nuit, avec pour seuls compagnons le vieux chien Bigleux et Juliette la jument, les hommes ayant été réquisitionnés pour aller travailler en Allemagne. C'est la description durant l'occupation allemande, d'un monde bouseux et inculte mais productif – puisque le seul avantage est de ne pas avoir eu faim – un monde rustique désormais à jamais révolu. Milieu paysan « rustre et vulgaire » dominé par le mutisme et le sadisme : en guise de paroles des grognements ou des engueulades. Véritable « cul-terreux » que ce riche fermier Lauzy, où même la « gentillesse » de sa malheureuse belle-fille résignée – qui ne pouvait ni pleurer ni rire – est mêlée d'une « brutalité insouciance ». Tableau véridique de la vie rurale de naguère évoquée dans sa violente réalité où la trentaine de vaches sortaient de la grange brossées et lavées au lever du jour, bien plus propres que le vieux paysan et l'adolescent qui ne se lavaient jamais car c'était pour le vieux une perte de temps que de se brosser même les dents, ce qui avait valu au petit citadin un coup de pied au cul et d'être taxé de « tapette » ! Où sont ces paysans d'antan soixante ans plus tard ? Certes, la vie épuisante de la paysannerie de l'avant-guerre a disparu, le *Retour* aboutit à une ferme délabrée où rien n'est plus comme avant « tout a l'air plus petit, détérioré, délabré ». Les héritiers du riche fermier Lauzy d'autrefois l'ont vendue pour aller vivre en ville.

Retour au fumier est aussi le récit d'une initiation à la vie animale, la mort, la fornication, celle d'un rite de passage du jeune garçon à l'âge adulte. « Être dans le fumier jusqu'au cou » eut le don aussi de « fertiliser » à son corps défendant, le jeune Federman ; ce fut l'occasion de lui donner « un nouveau départ, [son] vrai départ dans la vie ». Une sorte de rite purificateur : le gamin de treize ans était arrivé à se convaincre que « la ferme était... comme une punition de quelque chose de mal qu'[il] avait fait ». À la fin des trois années formatrices sous la férule du vieux, il a appris à labourer à la perfection, à débiter le bois d'un seul coup de hache comme

un vrai fermier, « ... d'une certaine manière j'étais devenu, malgré moi, un perfectionniste comme lui » avoue l'écrivain. D'ailleurs à la libération le vieux paysan le reconnaît et lui conseille de rester au pays et d'épouser la fille d'un riche fermier des environs.

Une autre lecture du *Retour au fumier* permet de penser qu'enfin Moinous et Federman font un. Ce « moi » et ce « nous » représentatif des siens déportés ayant « été x-x-x-x », il y plus de soixante ans, peuvent enfin être rappelés en mémoire ensemble sans plus de détour. Dans ce texte des éléments réels de sa biographie (les noms de ses proches) apparaissent à côté de l'épisode imaginé de la Dame du Château. N'ayant jamais pu écrire sur ses sœurs, l'auteur pour la première fois, les évoque dans de touchants souvenirs d'enfance. Son travail de mémoire mérite d'être lu et apprécié pour enseigner à supporter les drames de l'existence, car *Retour au fumier* en livre la clé.

Après quelques livres 'déroutants', Raymond Federman, que l'on retrouve ici plus accessible, émeut et fait bien rire aussi. Son premier roman *Amer Eldorado* écrit en français publié chez Stock en 1974, fut salué par la critique comme un exemple de la littérature de la « beat generation » et emporta une nomination pour le *Prix Médicis* de cette même année. Mais les Éditions Stock ayant décidé d'abandonner leur collection LIRE, *Amer Eldorado* fut mis au pilon; et le *Prix Médicis* fut attribué à Dominique Fernandez pour son livre, *Porforino ou les Mystères de Naples*. Une nouvelle édition *Amer Eldorado 2/001* a été rééditée.

L'œuvre de Raymond Federman jugée trop avant-gardiste, il y a trente ans, commence à être reconnue en France. Bien qu'il ait écrit principalement en anglais, l'auteur a été formé par la littérature française. Il se sent plus proche d'écrivains comme Christian Prigent ou Nathalie Quintane. Un autre de ses livres *Quitte ou Double (Double or Nothing)* sorte de manuel pour écrire des romans, a été traduit et publié récemment en France. Il n'est pas loin le temps où son oeuvre originale, autobiographique et bilingue inspirera des thèses de doctorat d'université des deux côtés de l'Atlantique!

Ouvrages cités

Federman, Raymond. *Retour au fumier, récit nostalgique pour mon vieux chien Bigleux*. Traduit de l'anglais (US) par Éric Giraud, Éditions Al Dante, Romainville, 2005.

_____. *Quitte ou Double*, (traduit de l'américain), Éditions Al Dante, Romainville, 2004.

- _____. *La Fourrure de ma tante Rachel, roman improvisé en fou rire*, Éditions Circé, 1996. Réédité en 2003 aux Éditions Al Dante.
- _____. *The Voice in the Closet/La Voix dans le cabinet de débarras*, Coda Press, Madison Wisconsin, 1979.
Nouvelle édition, Starcherone Press, Buffalo, NY, 2001.
- _____. *Amer Eldorado, récit exagéré à lire à haute voix, assis ou debout*, Éditions Stock, 1974.
- _____. *Amer Eldorado 2/001*, nouvelle édition, Éditions Al Dante, 2003.

Pour la bibliographie complète des œuvres de R. Federman et de leurs traductions en français, consulter : [www.federman.com].